

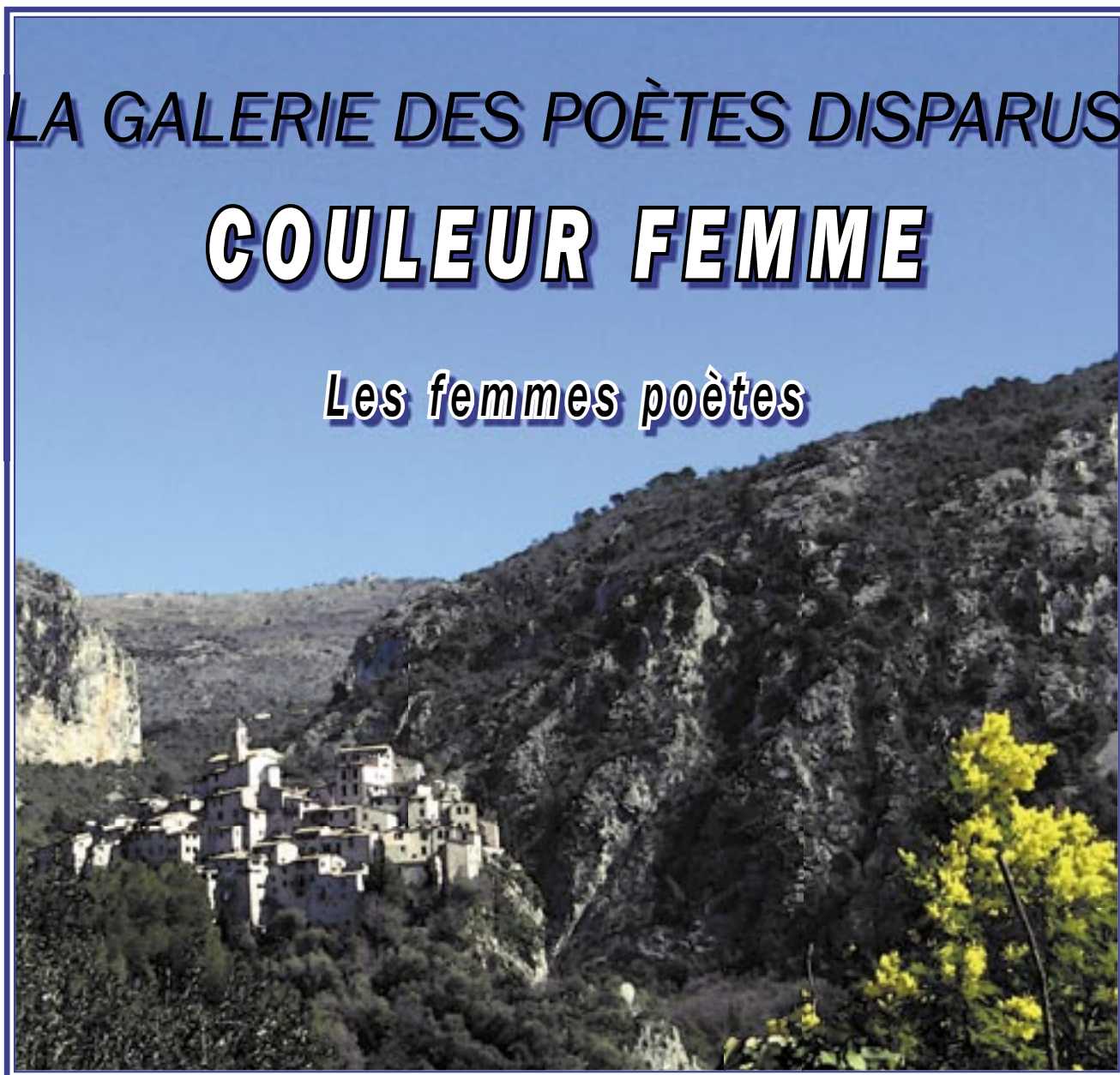
5ème SALON de la POÉSIE NJART® à PEILLON

MARS 2010

LA GALERIE DES POÈTES DISPARUS

COULEUR FEMME

Les femmes poètes



NJART®



Louise LABÉ est née à Lyon en 1524, poète française de la Renaissance, surnommée La Belle Cordière, fille et épouse de cordiers fortunés, Poète féministe elle revendique pour la femme l'indépendance de pensée, la liberté de parole amoureuse et le droit à l'éducation. Sa vie reste une énigme, elle meurt à Parcieux-en-Dombes en 1566. En 2005 Louise Labé est au programme de l'agrégation de lettres.



Sonnet de la belle cordière

*Las ! cettui jour, pourquoi l'ai-je dû voir,
Puisque ses yeux allaient ardre mon âme ?
Doncques, Amour, faut-il que par ta flamme
Soit transmué notre heur en désespoir !*

*Si on savait d'aventure prévoir
Ce que vient lors, plaints, poinctures et blâmes ;
Si fraîche fleur évanouir son bâme
Et que tel jour fait éclore tel soir ;*

*Si on savait la fatale puissance,
Que vite aurais échappé sa présence !
Sans tarder plus, que vite l'aurais fui !*

*Las, Las ! que dis-je ? Ô si pouvait renaître
Ce jour tant doux où je le vis paraître,
Oisel léger, comme j'irais à lui !*

**Louise LABÉ
1524 - 1566**



Catherine de BOURBON, infante de Navarre, fille d'une femme poète, Jeanne d'Albret, est née en 1558 à Paris, Avant l'âge de 12 ans elle s'adonne à la poésie. Sa poésie reflète son engagement religieux, calviniste, son écriture repose néanmoins sur le style fleuri et contourné très en vogue à l'époque. Elle meurt à Nancy en 1604.



Stances de Madame, soeur du Roi

*Pardonne-moi, Seigneur, tout saint, tout débonnaire,
Si j'ai par trop cédé à de mondains appâts.
Hélas ! je fais le mal, lequel je ne veux pas
Et ne fais pas le bien que je désire faire.*

*Mon esprit trop bouillant, guidé par ma jeunesse,
S'est laissé emporter après la vanité,
Au lieu de s'élever vers ta Divinité
Et admirer les faits de ta grande sagesse.*

*Ma langue qui devait publier ta puissance
Et l'honneur que de toi, je reçois tous les jours,
Est bègue quand il faut entrer en ces discours
Et prompte et babillarde après la médisance.*

*Mon oreille, Seigneur, n'est-elle pas coupable,
Qui devait écouter ta sainte vérité
Et y prendre plaisir : ingrate elle a été,
Sourde à ouïr ta voix et ouverte à la fable.*

*Que dirai-je, mon Dieu, de mes yeux infidèles,
Qui au lieu de jeter leur regard vers les cieux
D'où leur vient le salut, aveuglés aiment mieux
Les arrêter ici sur des beautés mortelles.*

*Mes mains ne font pas mieux, s'amusant à écrire,
Au lieu de ta louange, un discours inventé,
Lorsque jointes devraient prier ta Majesté
D'approcher ta pitié et reculer ton ire.*

*Alors qu'il faut aller écouter ta parole,
Mes pieds sont engourdis et vont le petit pas ;
Mais s'il faut aller voir quelques mondains ébats,
Au lieu de cheminer il semble que je vole.*

*Mon coeur est endormi en sa vaine pensée
Et ne médite pas au bien que tu lui fais.
Il te met en oubli ; mais où sont les parfaits
De qui ta Majesté n'ait été offensée ?*

*Mais reçois-moi, Seigneur, d'un oeil doux et propice,
Puisque je reconnais mes péchés devant toi.
Regarde à ton cher Fils, sacrifié pour moi,
Qui prenant mes péchés, me vêt de sa justice.*

**Catherine de BOURBON
1558 - 1604**



Antoinette DESHOULIÈRES est née 1638 à Paris, ses premiers poèmes datent de 1672. Elle fréquente les salons littéraires du Marais, amie de Corneille, de Madame de Sévigné, entre autres on la surnomme la dixième Muse. Éluë à l'Académie des Ricovrati en 1684 et à l'Académie d'Arles en 1689, elle est la première femme académicienne en France. Elle meurt d'un cancer à Paris en 1694.



Entre deux draps

*Entre deux draps de toile belle et bonne,
Que très souvent on rechange, on savonne,
La jeune Iris, au coeur sincère et haut,
Aux yeux brillants, à l'esprit sans défaut,
Jusqu'à midi volontiers se mitonne.*

*Je ne combats de goûts contre personne,
Mais franchement sa paresse m'étonne ;
C'est demeurer seule plus qu'il ne faut
Entre deux draps.*

*Quand à rêver ainsi l'on s'abandonne,
Le traître amour rarement le pardonne :
À soupirer on s'exerce bientôt :
Et la vertu soutient un grand assaut,
Quand une fille avec son coeur raisonne
Entre deux draps.*

**Antoinette DESHOULIÈRES
1638 - 1694**



Adélaïde DUFRENOY est née en 1765 à Nantes, écrivain, poète, dramaturge, sa carrière commence en 1787, elle est surtout réputée pour ses élégies. En 1814 elle reçoit le prix de l'Académie française pour la poème Derniers Moments de Bayard. Elle meurt à Paris en 1825.



L'Amour

*Passer ses jours à désirer,
Sans trop savoir ce qu'on désire ;
Au même instant rire et pleurer,
Sans raison de pleurer et sans raison de rire ;
Redouter le matin et le soir souhaiter
D'avoir toujours droit de se plaindre,
Craindre quand on doit se flatter,
Et se flatter quand on doit craindre ;
Adorer, haïr son tourment ;
À la fois s'effrayer, se jouer des entraves ;
Glisser légèrement sur les affaires graves,
Pour traiter un rien gravement,
Se montrer tour à tour dissimulé, sincère,
Timide, audacieux, crédule, méfiant ;
Trembler en tout sacrifiant,
De n'en point encore assez faire ;
Soupçonner les amis qu'on devrait estimer ;
Être le jour, la nuit, en guerre avec soi-même ;
Voilà ce qu'on se plaint de sentir quand on aime,
Et de ne plus sentir quand on cesse d'aimer.*

**Adélaïde DUFRENOY
1765 - 1825**



Marceline DESBORDES-VALMORE est née en 1786 à Douai, Comédienne et chanteuse, elle publie en 1819 son premier recueil de poèmes, Élégies et Romances. Poète d'avant-garde Verlaine écrira «Marceline Desbordes-Valmore a, le premier d'entre les poètes de ce temps, employé avec le plus grand bonheur des rythmes inusités, celui de onze pieds entre autres» Elle meurt à Paris en 1859.



Aux trois aimés

*De vous gronder je n'ai plus le courage,
Enfants ! ma voix s'enferme trop souvent.
Vous grandissez, impatients d'orage ;
Votre aile s'ouvre, émue au moindre vent.
Affermissez votre raison qui chante ;
Veillez sur vous comme a fait mon amour ;
On peut gronder sans être bien méchante :
Embrassez-moi, grondez à votre tour.*

*Vous n'êtes plus la sauvage couvée,
Assaillant l'air d'un tumulte innocent ;
Tribu sans art, au désert préservée,
Bornant vos vœux à mon zèle incessant :
L'esprit vous gagne, ô ma rêveuse école,
Quand il fermente, il étourdit l'amour.
Vous adorez le droit de la parole :
Anges, parlez, grondez à votre tour.*

*Je vous fis trois pour former une digue
Contre les flots qui vont vous assaillir :
L'un vigilant, l'un rêveur, l'un prodigue,
Croyez unis pour ne jamais faillir,
Mes trois échos ! l'un à l'autre, à l'oreille,
Redites-vous les cris de mon amour ;
Si l'un s'endort, que l'autre le réveille ;
Embrassez-le, grondez à votre tour !*

*Je demandais trop à vos jeunes âmes ;
Tant de soleil éblouit le printemps !
Les fleurs, les fruits, l'ombre mêlée aux flammes,
La raison mûre et les joyeux instants,
Je voulais tout, impatiente mère,
Le ciel en bas, rêve de tout amour ;
Et tout amour couve une larme amère :
Punissez-moi, grondez à votre tour.*

*Toi, sur qui Dieu jeta le droit d'aïnesse,
Dis aux petits que les étés sont courts ;
Sous le manteau flottant de la jeunesse,
D'une lisière enferme le secours !
Parlez de moi, surtout dans la souffrance ;
Où que je sois, évoquez mon amour :
Je reviendrai vous parler d'espérance ;
Mais gronder... non : grondez à votre tour !*

**Marceline DESBORDES-VALMORE
1786 - 1859**



Amantine Aurore Lucile Dupin dit George SAND est née en 1804 à Paris, romancière et écrivain française. Sa vie amoureuse et sa tenue vestimentaire masculine dont elle a lancé la mode font scandale. Elle s'est illustrée par son engagement politique actif à partir de 1848, en participant au lancement des journaux : La Cause du peuple, Le Bulletin de la République, l'Éclaireur , plaide auprès de Napoléon III la cause de condamnés, notamment celle de Victor Hugo dont elle admirait l'œuvre. Elle meurt à Nohant en 1876



Chatterton

*Quand vous aurez prouvé, messieurs du journalisme,
Que Chatterton eut tort de mourir ignoré,
Qu'au Théâtre-Français on l'a défiguré,
Quand vous aurez crié sept fois à l'athéisme,*

*Sept fois au contresens et sept fois au sophisme,
Vous n'aurez pas prouvé que je n'ai pas pleuré.
Et si mes pleurs ont tort devant le pédantisme,
Savez-vous, moucherons, ce que je vous dirai ?*

*Je vous dirai : « Sachez que les larmes humaines
Ressemblent en grandeur aux flots de l'Océan ;
On n'en fait rien de bon en les analysant ;*

*Quand vous en puiseriez deux tonnes toutes pleines,
En les faisant sécher, vous n'en aurez demain
Qu'un méchant grain de sel dans le creux de la main. «*

George SAND

1804 - 1876



Elisa MERCOEUR est née en 1809 à Saint-Sébastien-sur-Loire, abandonnée à la naissance elle publie son premier recueil de poésies à dix huit ans grâce à une souscription abondée par de généreux donateurs dont la duchesse de Berry. Le volume est dédié à Chateaubriand, à qui la jeune fille adresse une invocation : «J'ai besoin, faible enfant, qu'on veille à mon berceau, Et l'aigle peut, du moins, à l'ombre de son aile, Protéger le timide oiseau.» Chateaubriand répondit qu'il ne pouvait offrir d'abri à personne. Considérée comme la muse armoricaine, la réputation d'Élisa Mercœur s'étend dans toute la France. Elle meurt à 25 ans à Paris en 1835.



La feuille flétrie

*Pourquoi tomber déjà, feuille jaune et flétrie ?
J'aimais ton doux aspect dans ce triste vallon.
Un printemps, un été furent toute ta vie,
Et tu vas sommeiller sur le pâle gazon.*

*Pauvre feuille ! il n'est plus, le temps où ta verdure
Ombrageait le rameau dépouillé maintenant.
Si fraîche au mois de mai, faut-il que la froidure
Te laisse à peine encore un incertain moment !*

*L'hiver, saison des nuits, s'avance et décolore
Ce qui servait d'asile aux habitants des cieux.
Tu meurs ! un vent du soir vient t'embrasser encore,
Mais ces baisers glacés pour toi sont des adieux.*

**Elisa MERCOEUR
1809 - 1835**



Alice de CHAMBRIER est née en 1861 à Neuchâtel, poète Suisse, écrit dès l'âge de dix-sept ans. Elle reçoit une première médaille en 1880 à Royan, au concours de l'Académie des Muses Santones, pour une pièce intitulée le Phare de Cordouan et la primevère d'argent en 1882 par l'Académie des Jeux floraux de Toulouse. Elle meurt en 1882 après un coma diabétique.



Maison abandonnée

*Eux sont loin maintenant, et le logis demeure.
On dit qu'il est humide et par le temps miné :
Nul n'a compris, hélas ! qu'il se désole et pleure
Tous les êtres chéris qui l'ont abandonné.*

*Un lierre l'a couvert d'un manteau de verdure
Comme pour en voiler l'éternelle douleur ;
Nul œil indifférent ne doit voir la blessure
Qui ronge lentement la maison jusqu'au cœur.*

*Et souvent, dans les nuits où souffle la tempête,
Lorsque le vent s'attaque à ses murs crevassés,
La maison sent la mort qui passe sur sa tête
Et se dit que peut-être elle a souffert assez...*

*Quelquefois, cependant, l'abandonnée espère
Qu'ils n'ont pas oublié, qu'ils reviendront un jour,
Et voyant sous le vent trembler l'herbe légère :
« Les voilà, pense-t-elle, enfin c'est le retour ! »*

*Mais le jour a passé, déjà le soir est proche ;
Personne n'est venu, ce n'était rien encor.
De l'angelus au loin, grave, tinte la cloche,
Et la vieille maison pleure son bonheur mort.*

*Puisque ceux qu'elle aimait déjà l'ont oubliée,
Puisqu'ils ne songent plus au vieux foyer noirci
Dont la vie à la leur est à jamais liée,
Le reste des mortels peut l'oublier aussi.*

*Elle n'abritera désormais plus personne
Et demeurera seule avec leur souvenir,
Car elle ne veut pas qu'un autre pas résonne
Aux lieux où son amour n'a pu les retenir.*

**Alice de CHAMBRIER
1861 - 1882**



Marie KRYZINSKA est née en 1857* à Varsovie elle vient à Paris pour étudier la musique. Ecrivain, poète et pianiste elle devient la seule femme membre actif des cercles littéraires des Zutistes, des Hirsutes et des Jemenfoutistes qui se réunissaient au cabaret du Chat noir. En versets, en vers libres ou quasi-réguliers, ses poèmes se caractérisent par une utilisation assez originale de l'espace de la page, un sens très moderne de l'image et un usage musical de l'assonance et de la répétition. Elle meurt à Paris en 1908

*dates probables de naissance de Marie Kryszewska : 1845/1857/1864 ?



La Gigue

*Mais le visage reste coi
Et l'oeil vert,
Comme les bois,
Ne trahit nul émoi.*

*Puis d'un coup sec
Comme du bois,
Le danseur, la danseuse
Retombent droits
D'un parfait accord,
Les bras le long
Du corps.
Et dans une attitude aussi sereine
Que si l'on portait
La santé
De la Reine.*

*Mais de nouveau
Les Talons
Vont
D'un train d'enfer
Sur le plancher clair.*

*Les Talons
Vont
D'un train d'enfer,
Sur le sable blond,
Les Talons
Vont
D'un train d'enfer
Implacablement
Et rythmiquement,
Avec une méthode d'enfer,
Les Talons
Vont.*

*Cependant le corps,
Sans nul désarroi,
Se tient tout droit,
Comme appréhendé au collet
Par les
Recors
La danseuse exhibe ses bas noirs
Sur des jambes dures
Comme du bois.*

Marie KRYZINSKA

1857* - 1908



Rosemonde GÉRARD est née en 1871 à Paris. Son parrain est le poète Leconte de Lisle et son tuteur Alexandre Dumas. Comédienne et poète de talent ses poèmes sont souvent chantés et mis en musique par Emmanuel Chabrier. Elle épouse Edmond Rostand en 1890, la gloire de son mari a éclipsé sa propre réputation. Elle meurt à Paris en 1953.



L'éternelle chanson

*Et comme chaque jour je t'aime davantage,
Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain,
Qu'importeront alors les rides du visage ?
Mon amour se fera plus grave - et serein.
Songe que tous les jours des souvenirs s'entassent,
Mes souvenirs à moi seront aussi les tiens.
Ces communs souvenirs toujours plus nous enlacent
Et sans cesse entre nous tissent d'autres liens.
C'est vrai, nous serons vieux, très vieux, faiblis par l'âge,
Mais plus fort chaque jour je serrerais ta main
Car vois-tu chaque jour je t'aime davantage,
Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain.*

*Et de ce cher amour qui passe comme un rêve,
Je veux tout conserver dans le fond de mon cœur,
Retenir s'il se peut l'impression trop brève
Pour la ressavourer plus tard avec lenteur.
J'enfouis tout ce qui vient de lui comme un avare,
Thésaurisant avec ardeur pour mes vieux jours ;
Je serai riche alors d'une richesse rare
J'aurai gardé tout l'or de mes jeunes amours !
Ainsi de ce passé de bonheur qui s'achève,
Ma mémoire parfois me rendra la douceur ;
Et de ce cher amour qui passe comme un rêve
J'aurai tout conservé dans le fond de mon cœur.*

*Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs,
Au mois de mai, dans le jardin qui s'ensoleille,
Nous irons réchauffer nos vieux membres tremblants.
Comme le renouveau mettra nos cœurs en fête,
Nous nous croirons encore aux jours heureux d'antan,
Et je te sourirai tout en branlant la tête
Et tu me parleras d'amour en chevrotant.
Nous nous regarderons, assis sous notre treille,
Avec de petits yeux attendris et brillants,
Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs.*

*Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs,
Au mois de mai, dans le jardin qui s'ensoleille,
Nous irons réchauffer nos vieux membres tremblants.
Comme le renouveau mettra nos cœurs en fête,
Nous nous croirons encore de jeunes amoureux,
Et je te sourirai tout en branlant la tête,
Et nous ferons un couple adorable de vieux.
Nous nous regarderons, assis sous notre treille,
Avec de petits yeux attendris et brillants,
Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs.*

*Sur notre banc ami, tout verdâtre de mousse,
Sur le banc d'autrefois nous reviendrons causer,
Nous aurons une joie attendrie et très douce,
La phrase finissant toujours par un baiser.
Combien de fois jadis j'ai pu dire « Je t'aime » ?
Alors avec grand soin nous le recomptons.
Nous nous ressouviendrons de mille choses, même
De petits riens exquis dont nous radoterons.
Un rayon descendra, d'une caresse douce,
Parmi nos cheveux blancs, tout rose, se poser,
Quand sur notre vieux banc tout verdâtre de mousse,
Sur le banc d'autrefois nous reviendrons causer.*

Rosemonde GÉRARD

1871 - 1833



Cécile SAUVAGE est née en 1883 à La Roche-sur-Yon, mère du compositeur et organiste Olivier Messiaen. Elle versifie sur les saisons, la nature, la beauté, Son œuvre poétique est surtout connue pour avoir évoqué, avec une grande justesse, la maternité. Elle meurt en 1927.



Enfant, pâle embryon

*Enfant, pâle embryon, toi qui dors dans les eaux
Comme un petit dieu mort dans un cercueil de verre.
Tu goûtes maintenant l'existence légère
Du poisson qui somnole au-dessous des roseaux.*

*Tu vis comme la plante, et ton inconscience
Est un lis entr'ouvert qui n'a que sa candeur
Et qui ne sait pas même à quelle profondeur
Dans le sein de la terre il puise sa substance.*

*Douce fleur sans abeille et sans rosée au front,
Ma sève te parcourt et te prête son âme ;
Cependant l'étendue avare te réclame
Et te fait tressaillir dans mon petit giron.*

*Tu ne sais pas combien ta chair a mis de fibres
Dans le sol maternel et jeune de ma chair
Et jamais ton regard que je pressens si clair
N'apprendra ce mystère innocent dans les livres.*

*Qui peut dire comment je te serre de près ?
Tu m'appartiens ainsi que l'aurore à la plaine,
Autour de toi ma vie est une chaude laine
Où tes membres frileux poussent dans le secret.*

*Je suis autour de toi comme l'amande verte
Qui ferme son écrin sur l'amandon laiteux,
Comme la cosse molle aux replis cotonneux
Dont la graine enfantine et soyeuse est couverte.*

*La larme qui me monte aux yeux, tu la connais,
Elle a le goût profond de mon sang sur tes lèvres,
Tu sais quelles ferveurs, quelles brûlantes fièvres
Déchaînent dans ma veine un torrent acharné.*

*Je vois tes bras monter jusqu'à ma nuit obscure
Comme pour caresser ce que j'ai d'ignoré,
Ce point si douloureux où l'être resserré
Sent qu'il est étranger à toute la nature.*

*Écoute, maintenant que tu m'entends encor,
Imprime dans mon sein ta bouche puérile,
Réponds à mon amour avec ta chair docile
Quel autre enlacement me paraîtra plus fort ?*

*Les jours que je vivrai isolée et sans flamme,
Quand tu seras un homme et moins vivant pour moi,
Je reverrai les temps où j'étais avec toi,
Lorsque nous étions deux à jouer dans mon âme.*

*Car nous jouons parfois. Je te donne mon cœur
Comme un joyau vibrant qui contient des chimères,
Je te donne mes yeux où des images claires
Rament languissamment sur un lac de fraîcheur.*

*Ce sont des cygnes d'or qui semblent des navires,
Des nymphes de la nuit qui se posent sur l'eau.
La lune sur leur front incline son chapeau
Et ce n'est que pour toi qu'elles ont des sourires.*

*Aussi, quand tu feras plus tard tes premiers pas,
La rose, le soleil, l'arbre, la tourterelle,
Auront pour le regard de ta grâce nouvelle
Des gestes familiers que tu reconnaîtras.*

*Mais tu ne sauras plus sur quelles blondes rives
De gros poissons d'argent t'apportaient des anneaux
Ni sur quelle prairie intime des agneaux
Faisaient bondir l'ardeur de leurs pattes naïves.*

*Car jamais plus mon cœur qui parle avec le tien
Cette langue muette et chaude des pensées
Ne pourra renouer l'étreinte délacée :
L'aurore ne sait pas de quelle ombre elle vient.*

*Non, tu ne sauras pas quelle Vénus candide
Déposa dans ton sang la flamme du baiser,
L'angoisse du mystère où l'art va se briser,
Et ce goût de nourrir un désespoir timide.*

*Tu ne sauras plus rien de moi, le jour fatal
Où tu t'élanceras dans l'existence rude,
Ô mon petit miroir qui vois ma solitude
Se pencher anxieuse au bord de ton cristal.*

Cécile SAUVAGE
1883 - 1927



Sabine SICAUD, est née en 1913 à Villeneuve-sur-Lot. Poète française, jeune prodige, lauréate du Jasmin d'Argent à l'âge de onze ans, puis des Jeux Floraux de Toulouse, elle publie son premier recueil à treize ans, préfacé par Anna de Noailles. Atteinte d'ostéomyélite elle meurt à l'âge de 15 ans en 1928 à Villeneuve-sur-Lot.



Ah ! Laissez moi crier

« Ah! Laissez-moi crier, crier, crier ...
Crier à m'arracher la gorge!
Crier comme une bête qu'on égorge,
Comme le fer martyrisé dans une forge
Comme l'arbre mordu par les dents de la scie,
Comme un carreau sous le ciseau du vitrier...
Grincer, hurler, râler. Peu me soucie
Que les gens s'en effarent. J'ai besoin
De crier jusqu'au bout de ce qu'on peut crier.

Les gens? Vous ne savez donc pas comme ils sont loin
Comme ils existent peu, lorsque vous supplicie
Cette douleur qui vous fait seul au monde?
Avec elle on est seul, seul dans sa geôle
Répondre? Non. Je n'attends pas qu'on me réponde.
Je ne sais même pas si j'appelle au secours
Si même j'ai crié, crié comme une folle
Comme un damné toute la nuit et tout le jour
Cette chose inouïe, atroce, qui vous tue
Croyez-vous qu'elle soit
Une chose possible à quoi l'on s'habitue
Cette douleur, mon Dieu, cette douleur qui tue
Avec quel art cruel de supplice chinois
Elle montait, montait à petits pas sournois
Et nul ne la voyait monter, pas même toi
Confiante santé, ma santé méconnue
C'est vers toi que je crie, ah c'est vers toi, vers toi!
Pourquoi, si tu m'entends n'être pas revenue?
Pourquoi me laisser tant souffrir, dis-moi pourquoi
Ou si c'est ta revanche et parce qu'autrefois
Jamais, simple santé, je ne pensais à toi? »

Sabine SICAUD
1913 - 1928



NJART®

Editions - Animations - Formations

<http://www.njart.fr>